

# LA LIBERTÉ

## JOURNAL DE LYON.

BUREAUX

Chez M. MERA, libr., rue Lafont, 4, où l'on reçoit les annonces.  
A l'administration des *Facteurs Lyonnais*, rue d'Algérie, 2.  
Chez M. BAJAT, imprimeur, à la Guillotière.  
A PARIS, chez M. Lejollivet, rue Notre-Dame-des-Victoires.

### ABONNEMENT

	Un an.	Six mois.	Trois mois.
Lyon . . . . .	24 fr.	15 fr.	7 fr.
Hors le Département . . . . .	50	46	9

### 10 centimes le numéro.

Les lettres relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Martial MERLIN, rédact. en chef de la *Liberté*, chez M. Méra, libr., r. Lafont, 4.—Affranchir.

**Le prix de l'abonnement au Journal quotidien LA LIBERTÉ est fixé ainsi qu'il suit :**

	Un an.	six mois.	trois mois.	un mois.
Lyon,	24 f.	13 f.	7 f.	3 f.
Départem.	30	16	9	4

### Lyon, 31 mars.

Nous aurions voulu aborder, aujourd'hui, une de ces nombreuses questions politiques qui se pressent en foule sous notre plume, dans une de ces circonstances les plus graves où se soient trouvés le pays. Mais comment le faire, en toute liberté et exempt de toute préoccupation, en présence de l'affligeant tableau qui se déroule devant nous depuis trois jours, dont l'aspect humilie tous les bons citoyens au dernier point, et nous dégrade dans l'opinion des étrangers qui sont témoins de nos tristes scènes de famille.

Que signifient ces promenades tumultueuses pendant des journées entières au milieu de notre cité consternée? Que veulent encore ces bandes bruyantes qui sèment partout, sur leur passage, le désordre et la défiance? Pourquoi, enfin, ce funeste désœuvrement et ce trouble lorsque le pays a donné des moyens de travail aux ouvriers nécessiteux, et qu'il a ainsi écarté d'eux, en attendant de meilleurs jours, jusqu'aux moindres appréhensions de la misère. Pourquoi ces dispositions agressives qui alarment toute une population et alimentent les mauvaises passions que les gouvernements déchus ont laissées derrière eux et qui entretiennent une défiance mortelle, inconciliable avec la liberté des opérations commerciales?

Si nous adressons ces questions aux ouvriers, auxiliaires à leur insu, de nos rivaux en industries qui, exploitant, à leur profit, nos inexplicables dissensions, s'en vont nous remplacer dans tous les marchés du monde et s'emparer, peut-être sans retour, des relations si péniblement établies depuis trente ans sur tous les points du globe; si nous adressons ces questions aux ouvriers égarés, disons-nous, nous les adressons aussi à l'autorité.

Comment vivons-nous donc aujourd'hui? Quoi! Deux cent mille citoyens consternés ne méritent pas même un regard de ceux qui ont la mission du gouvernement de les protéger? Est-ce parce qu'on s'abstient de cris, de chansons, de promenades, de libations, qu'on ne souffre pas? Et se méprendrait-on au point de prendre cette dou-

loureuse résignation pour un symptôme de satisfaction et de félicité? Ce serait pour tous une étrange déception.

De lourds impôts frappent en ce moment notre population; que lui donne-t-on en échange de ces sacrifices, que les circonstances rendent plus onéreuses encore? Avons-nous seulement le repos de la rue? Non. Les magasins sont vides de visiteurs, les acheteurs ont disparu; le découragement est à son comble. N'avons-nous donc plus de lois? ou bien si nous en avons, n'avons-nous donc plus de dépositaires du pouvoir qui puissent les faire exécuter? Mais ce serait-là le plus affreux de tous les régimes, celui de l'anarchie.

Il faut de toute rigueur que cette situation cesse. Si les autorités locales n'ont pas les moyens d'y mettre un terme, il faut qu'elles en rendent compte au gouvernement qui ne tolérera pas, nous en sommes certain, un plus long renversement de toutes les idées d'ordre et de liberté que la République a proclamées et que l'immense majorité des citoyens veut professer et être prête à soutenir.

Et vous, soldats, qui, sourds hier à la voix de vos chefs, avez rejeté au loin les armes que la République vous a confiées, pour aller vous mêler aux bandes qui sèment dans notre ville la désolation et le désordre, que vous pouviez être appelés à réprimer, de concert avec la garde nationale; vous avez donc oublié, en un jour, toutes les traditions d'honneur que vous aviez léguées vos anciens? Que n'avez-vous mis la main sur votre cœur, il vous aurait dit que vous faisiez une mauvaise action.

Quand, foulant aux pieds toutes les lois de la discipline et de la raison, vous avez abandonné votre drapeau déchiré par le fer et le feu de l'ennemi, pour aller en suivre un autre fabriqué au coin de la rue, quand, disons-nous, vous avez méconnu tous vos devoirs de citoyens et de soldats pour traverser la foule dont le serrement de cœur silencieux trahissait l'émotion, vous n'avez pas vu vos officiers navrés, ces types d'honneur et de loyauté, détourner tristement leurs regards de cet affligeant spectacle.

Ces officiers que vous êtes allés rejoindre en Afrique, où les avez-vous trouvés? dites. N'étaient-ils pas aux prises avec l'ennemi? leurs habits usés par le bivouac, taillés par le yatagan et troués par les balles, ne vous disaient-ils pas tout le respect auquel ils avaient droit de votre part? n'ont-ils pas toujours guidé noblement votre inexpérience dans le danger, au péril même de leur vie? Prenaient-ils jamais le moindre repos, avant d'avoir assuré le vôtre; remplissant toujours avec la plus sublime abnégation, les devoirs de chefs de la famille militaire. Et ce sont ces officiers, dont s'honore la République, que vous abandonnez, pour passer dans le camp du désordre? Allez, allez, vous êtes des ingrats!

Allez; mais ne chantez plus la *Marseillaise*. Ne voyez-vous donc pas que vous le chantez faux ce cantique de liberté et de gloire. Taisez-vous, malheureux, taisez-vous. Maintenant que les monarchies sont retombées dans le silence, prêtez

l'oreille. N'entendez-vous pas encore l'écho lointain de la grande voix de nos aïeux des armées républicaines. Ils ne chantaient pas la *Marseillaise* dans les rues, eux: ils la chantaient en abordant l'ennemi à la baïonnette, le canon et la victoire se chargeaient du refrain.

Mais vous! enfants oublieux de ces mâles républicains, ne profanez plus cette hymne sainte; ne parlez plus de cet amour sacré de la patrie, de cette patrie que vous ne craignez pas d'attrister du désolant spectacle de la désunion de ses enfants.

Ne comptez pas, au surplus, que la République puisse consacrer, par l'impunité, une pareille infraction à tous vos devoirs. Nous vous en conjurons, il en est encore temps, revenez de votre égarement; ou tremblez que le gouvernement de la République ne vous inflige le plus cruel de tous les châtements; celui de vous défendre de revenir auprès de votre drapeau que vous avez si imprudemment abandonné.

Ne savez-vous donc pas ce que c'est que le culte du drapeau? Vos pères ne vous l'ont-ils pas dit? Et nous aussi, soldats de l'empire, nous avons eu de difficiles moments à traverser. Jamais! jamais, nous n'avons perdu de vue le drapeau; et lorsque succombant à la peine, accablés par le nombre, il nous a fallu nous séparer pour toujours; eh bien! nous avons reçus le baiser d'adieu de nos officiers dont nous nous redisons encore les noms avec respect; peut-être se souviennent-ils des nôtres avec plaisir. Ils nous ont partagé les lambeaux de nos drapeaux, et nous nous sommes éloignés avec notre sainte relique.

Et lorsque nous même, il y a bientôt trente trois ans, triste et résigné, nous rentrions au foyer paternel; nous avions au front le stigmate de honte que nous avait imprimé la restauration. Nous étions un des *brigands de la Loire*. Mais les battements du cœur, le calme de la conscience nous disaient que nous avions noblement accompli jusqu'au bout notre devoir de soldat.

Mais vous, rentrés dans vos familles, que direz-vous à ceux qui vous interrogeront? J'ai été en Afrique.—C'est bien; et puis? — J'ai combattu à telle et telle affaire. — C'est très bien. Et puis? — Et puis, rentré en France, j'ai méconnu la voix de ceux qui m'avaient conduit au feu: je n'ai pas craint de les navrer de douleur en abandonnant mon drapeau, pour aller courir les rues, et j'ai donné l'exemple de la désobéissance à la République!

Le rédacteur en chef,  
Martial MERLIN,  
Ancien sous-officier d'artillerie de l'armée impériale,  
ancien officier de la nouvelle armée.

La confiance et le crédit publics, si grandement ébranlés par les événements qui s'accomplissent en France et dans l'Europe, ne peuvent se raffermir en un seul jour. Il faut,

### FEUILLETON DE LA LIBERTÉ

du 31 mars 1848.

#### UNE PAGE DE MA VIE.

(Suite et fin).

— Eh bien, me dit M. Lind avec une certaine irritation, voulez-vous un fusil, un trident et quatre Malais? Je vous ouvre les portes et vous fais combattre le lion.

Cela me va! répondis-je, presque fâché du bon vouloir de M. Lind, donnez-moi des armes et des hommes, je vais à lui.

— Il est trop tard! le drame commence.

Je repris mon poste.

Ce fut une commotion électrique; il y avait à peine dix minutes que le lion était assoupi qu'il se redressa prompt comme la foudre, poussa un lugubre gémissement, gratta la terre de ses deux griffes de derrière, baissa la tête et s'élança d'un seul bond à une grande hauteur sur le tronc du cocotier.

Là, il tourna ses regards à droite et à gauche, retomba sur le sol et s'accroupit de nouveau, l'œil toujours fixé vers le même point de l'horizon.

— Un ennemi se présente, nous dit M. Lind, un ennemi formidable. Si j'en juge par l'attitude du lion, la lutte sera chaude et bien des riches donneraient une fortune pour se trouver en ce moment auprès de nous.

— Pourquoi, répliquai-je, les riches de Calcutta ne se procurent-ils pas quelquefois ce plaisir que, selon vous, ils achèteraient si cher.

Ah! ah! c'est que celui dont nous allons jouir est rare. Ce n'est pas contre des hommes que va combattre le lion, c'est contre une bête féroce, aussi puissante que lui peut-être: un rhinocéros, un éléphant, un tigre.

— Un tigre, en effet, poursuivit M. Young en nous montrant du doigt, au loin, un de ces dangereux promeneurs du désert, qui venaient de notre côté par bonds retentissants comme une cascade. Nous avions le cou tendu, nous respirions à peine, nos regards allaient sans cesse du lion au tigre et du tigre au lion, toujours aux aguets. C'était déjà un terrible spectacle, car nous comprenions quelle en devait être l'issue.

Voici les deux adversaires en présence. Ils se sont vus; ils ne se quitteront plus désormais que l'un des deux ne soit un cadavre.

Le tigre était monstrueux par sa taille, magnifique par les lignes longues, noires et régulières qui zébraient son dos jaune vivement accentué; sa gueule était béante, sa queue basse ainsi que sa tête, dont les yeux rouges lançaient de rapides éclairs. Nous n'étions séparés des adversaires que de deux cents pas tout au plus; le soleil le plus ardent les frappait à plomb, et nous ne perdions aucun de leurs mouvements; notre cœur battait vite et fort, je vous jure.

Le tigre gagnait toujours du terrain; le lion immobile le laissait venir. Il y avait dans celui-ci le calme de la force, l'attitude de la puissance; on croyait deviner chez le second les violents efforts de celui qui se sent assez de cœur pour affronter un péril imminent, et qui pourtant ne se flatte point de le vaincre. Sa marche était tortueuse, mais il s'approchait de son ennemi. Un certain frémissement se faisait sentir

dans ses jarrets nerveux, et cependant il ne fuyait point. Eût-il été satisfait de voir le lion lui laisser le champ libre? Je le pense, et c'est pour cela que j'admire ce tigre royal se jeter dans une fournaise plutôt que de se laisser taxer de lâcheté.

Le lion n'avait point bougé, mais sa crinière hérissée disait assez ce qui se passait dans son âme; de temps à autre un soubresaut de ses flancs amaigris indiquait un rugissement comprimé, il ne voulait pas, lui le roi des quadrupèdes qu'une frayeur prématurée arrachât quelque chose à l'audace de celui qui venait à sa rencontre. Ses griffes et ses dents lui suffisaient, un combat à deux était arrêté. Pour le tigre, c'était un jour de gloire, pour le lion, c'était à coup sûr un jour de fête.

D'un élan, ils peuvent se saisir, se mordre, se déchirer. D'un élan ils auront franchi les vingt pas qui les distancent. Ils se sont élancés, et ce choc terrible est pareil à celui de deux navires qui se heurtent au milieu d'un ouragan... Vous entendez crier les os sous les poignantes étreintes, vous voyez les lambeaux de chair fumer et tomber sur le sol profondément creusé. Nul cri, mais des glapissements ténébreux attestent la rage et non la douleur. Ils sont collés l'un à l'autre, ainsi que deux solides béliers dont on veut essayer les forces à peu près égales, et l'immobilité des bêtes féroces accuse précisément l'instant des plus incroyables fureurs. Nul n'a le dessus, mais nul n'a ployé les jarrets; on prévoit à qui demeurera la victoire, et quand vous croyez le tigre vaincu, il ressaisit sa place perdue par un mouvement qui à son tour ébranle le lion étonné.

Depuis plus de dix minutes le combat durait sans perdre de sa violence; et, comme d'un commun accord, le lion et le tigre se quittèrent enfin pour prendre haleine. C'était l'im-

en pareille matière, des mois entiers, souvent même des années, pour réparer l'œuvre de quelques heures; ce qu'on a détruit rapidement, ne se réédifie et ne se consolide qu'avec une extrême lenteur.

Descendre sur les places publiques et sur les quais, promener incessamment des drapeaux et des bannières tricolores; chanter à pleine poitrine la *Marseillaise* ou le *Chœur des Girondins*, tous ces actes, peut-être admirables au point de vue du patriotisme, sont désastreux pour les intérêts du commerce et de l'industrie.

Les transactions s'arrêtent, le recouvrement et la négociation des billets sont suspendus: ceux qui possèdent s'alarment, et le numéraire, indispensable à la vie publique, disparaît une seconde fois.

Ces manifestations répétées peuvent avoir des résultats tellement graves, qu'elles en deviendraient criminelles. Assurément, nous en sommes persuadé, aucun des citoyens qui composent ces tumultueux rassemblements, ne consentirait à porter atteinte à la propriété privée. Tous repousseraient avec énergie une semblable accusation! Eh bien! cet attentat qui vous est odieux, vous allez le commettre, vous le commettez indirectement!

Supposez, en effet, qu'un fabricant, un de ceux que les ouvriers aiment et respectent pour leur probité, leur intelligence, leur caractère généreux, supposez que des sommes importantes lui soient, aujourd'hui, nécessaires pour faire honneur à sa signature! que la déloyauté de ses débiteurs, s'autorisant des agitations continuelles de la cité, refuse de tenir des engagements sacrés, la faillite et la misère frappent aussitôt une famille heureuse et estimée!

Etes-vous coupables de ce désastre irréparable, vous tous qui parcourez nos rues?... oui! car, si vous n'avez pas tué, vous avez armé les meurtriers!

## L'Autriche.

Ce serait se tromper d'époque et rayer cinquante ans de notre histoire, de croire que la France est encore destinée à subir les violents soubresauts des révolutions politiques. Le reflux du passé s'y fait à peine sentir. Toutes nos ruines se sont affaissées sous nos pas. S'il se trouve encore des hommes pour lesquels la vengeance est un besoin, et la démolition une gloire; ils n'ont qu'à creuser le sol et en exhumer, pour les réduire en poussière, les débris entassés par la première secousse révolutionnaire. Ils ne peuvent frapper ce qui existe sans que leurs coups tombent sur eux-mêmes; toute révolution, accomplie au sein de la démocratie, aboutit à un suicide et à un retrait vers le despotisme d'un seul.

La royauté est le fruit de la tyrannie populaire. Il n'est peut-être pas un trône qui n'ait été, en quelque sorte, le monument funéraire d'une République. Sachons que nous n'avons plus à accomplir ce que de paisibles évolutions dans les domaines encore trop stériles du travail et de la liberté. Dégageons l'égalité de ses entraves, en lui prêtant chaque jour le concours fécond de la fraternité.

Notre progrès politique est intimement lié au progrès moral accompli dans la sphère individuelle, affranchie désormais de toute oppression extérieure. Les lois ne fondent pas l'égalité; elles fixent les progrès accomplis dans ce sens par la conscience publique, et les sauvent de l'instabilité dans laquelle s'abîme tout ce qui est purement traditionnel.

Mais, en dehors de cette mission pacifique et nationale, la France a une autre mission plus grande, plus désintéressée; elle doit porter, devant les peuples encore asservis, la responsabilité de sa force et de ses souvenirs. Elle a pris possession, par la gloire, de l'œuvre qui doit enfanter l'affranchissement universel.

Les ossements de nos héros, ensevelis dans tous les champs de bataille de l'Europe, sont les pierres d'attente du monument commun élevé à la fraternité. Nos aigles auront été les

précurseurs de notre drapeau libérateur. Nous sommes le point central du rayonnement révolutionnaire. Pendant que chez nous ce rayonnement est à l'état de vive lumière et de féconde chaleur, plus loin, il se résout en flamme corrosive, qui pénètre et fait entrer en fusion la masse immobile et froide de cette immense géologie européenne qui s'appelle empire autrichien.

Voyez déjà comme il se dissout à ses extrémités, comme il s'ébranle à son centre. À l'est et au nord, la Pologne déchire son suaire; la Hongrie et la Bohême se détachent, pour suivre une autre destinée et entrer dans la marche imprimée au monde, de cet ensemble vieillissant qui subissait déjà la lente dissolution de la mort. La Lombardie jette à pleines mains son sang généreux sur la tête de ses tyrans, et s'engloutirait plutôt dans la mer que d'y rester attachée par un cheveu. Elle accumule entre eux et elle les siècles, et élargit démesurément les distances à force d'héroïsme et de désespoir. Pour les vaincre, il a fallu qu'elle désarmât ses bourreaux. Le temps était venu pour elle, si elle ne pouvait les repousser par la force, de miner ses vastes plaines et de s'ensevelir avec eux dans le même tombeau.

L'oppression a une limite, au-delà de laquelle les esclaves et les oppresseurs n'ont plus d'autre refuge que la mort. L'Italie toute entière exhume son passé de gloire et de liberté; les vieux romains semblent revivre par leur intrépidité dans l'âme de leurs descendants dégénérés. L'ombre de Savonarole a passé sur la foule et fait pleuvoir sur le front des lâches assassins de l'Italie toutes les cendres brûlantes de son bûcher.

La papauté pétrifiée dans le saint empire, et couchée avec lui sur la même chaise, semble s'être régénérée. Elle sort avec le courage du martyr, du sol remué du Golysée. L'écho des catacombes lui a répondu, et sa grande voix a réveillé tous les peuples.

Hier encore cependant l'aigle autrichienne ouvrait sur l'horizon de l'Occident son œil plein de sang. Un vieillard, complice de toutes les trahisons de diplomatie, le porte-cléf de l'Italie, croyait, avant de descendre au tombeau pour se coucher à côté de Talleyrand, étouffer sous son cadavre maudit toutes les espérances des peuples. Il avait porté le dernier coup à la Pologne; et voulait s'inoculer, pour vivre encore et asseoir solidement sur la haine des hommes le trône d'un idiot, un peu de sang vénitien.

Mais la colère de Dieu, tenant à la main les livres de Pellico et d'Andryane, est venue s'asseoir à son chevet. Elle n'a pas voulu lui ménager une paisible descente au tombeau. Cette dépouille corrompue rendrait un sol à jamais stérile. Les spectres sanglants ont germé comme des épis des terres de la Gallicie et de la Pologne, et l'ont poussé devant eux comme un exilé de l'enfer.

Qu'il aille où il voudra s'ensevelir dans ses protocoles meurtriers, ce hideux marchand de vin, cet avare en manchettes; il n'est pas digne de la vengeance des hommes. Que ses remords seuls, ou plutôt ses tristes désappointements pèsent sur son dernier soupir. Il peut aller en Angleterre; c'est là que dorment Henri VIII et Cromwell. Il peut assister, avant de fermer sa paupière sanglante, au rendez-vous de toutes les trahisons. La liberté anglaise a ouvert sur l'Océan un immense bazar où l'on vend des cercueils pour tous les tyrans dépossédés; le souvenir et l'œuvre d'O'Connell seront encore le remords de leur poussière maudite.

C'est la fin de la politique d'agrandissement constamment suivie depuis dix siècles par la maison d'Autriche. Cet empire mendiant s'est toujours glissé à travers les désastres monarchiques, ou les suicides populaires, pour ajouter à sa frontière une langue de terre, pauvre de héros et d'argent; impuissante à prendre l'initiative de la victoire, elle venait, à toutes les agonies, forcer la main des tyrans, et leur faire signer de honteux testaments. Elle venait la dernière à tous les partages scandaleux, et s'en allait la plus riche. La défaite et la honte étaient pour elle des bonnes fortunes; elle ne grandissait que par ses revers.

Un cadavre seul resta sur la plage au pied du cocotier, et quelques instants après, une large trainée rouge se dessina sur le Gange et annonça le repas du vorace amphibie.

M. Robertson avait eu deux fois raison contre moi. Sa logique était de celles qui ne permettent point de réfutation; aussi, repris-je le chemin de Calcutta sans rien opposer au sourire de mon persifleur, et plein d'enthousiasme pour un pays où, non loin des cités royales, se déroulent de si magiques tableaux.

Allons habiter l'Inde qu'habite le tigre; nous le trouverons là, calme et généreux, alors surtout que, venant d'enrichir le pays d'un de ses rejetons, il tremble qu'on ne le lui enlève.

Si j'aime l'Inde, ce n'est point parce que je vois Calcutta, la ville des palais, l'Himalaya, dont le regard de l'homme ne peut toucher la cime; des forêts aromatiques, des plantations gigantesques, des fleuves pleins de majesté, des parfums, du sommeil, des bayadères, des rêves, la brise de mer, le bengali. Non, si j'aime l'Inde, c'est que le tigre royal parcourt ses solitudes, c'est que le lion les ravage, c'est que le rhinocéros et l'éléphant les dévastent, c'est que l'ouragan s'y promène en nivelant les coteaux et en décapitant les forêts, c'est que le tétanos y décime ses populations, c'est que le choléra dépeuple ses cités. Si j'aime l'Inde, c'est que la panthère y bondit en liberté, c'est que l'homme va moins à sa chasse qu'elle ne va à celle de l'homme.

L'Europe est trop prosaïque, allons habiter l'Inde.

JACQUES ARAGO.

FIN.

Elle retombe sur Napoléon de tout le poids de l'ingratitude et de la lâcheté, et Napoléon alla mourir à Ste-Hélène, et écouter de son vivant, sur une île qui, pour lui, semblait être l'avenir, le murmure naissant de l'histoire.

Cette puissance autrichienne pouvait croire, après avoir étouffé ainsi dans la boue la gloire, la liberté, l'espérance, qu'elle était désormais assise pour des siècles, sous la sauvegarde d'un silence de mort. Elle pouvait se glorifier d'avoir enchaîné, à l'immobilité du despotisme, ce cours jusque là invincible du temps. Faute de reconquérir le passé, elle se contentait de restaurer son édifice monstrueux, en y ajoutant chaque jour une ruine cimentée sur le mensonge. Mais il y a une parole plus forte que le temps, plus profonde que l'éternité, plus vivante que la nature. Un cri est parti, il y a dix-huit cents ans du haut d'un gibet, et à cette heure même a commencé le lent écoulement des monarchies. Le jour où tombèrent les chaînes du premier esclave, l'humanité vivante et prophétique dans l'âme des pèlerins de la fraternité aurait pu articuler la sentence du dernier roi.

L'Autriche n'a plus de lendemain. Le flot révolutionnaire battra, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas une pierre, pas une poignée de boue, cette barrière monstrueuse, cette digue cimentée avec du sang. Lorsque le dernier rejeton de cette race criminelle aura été enveloppé, mort, dans ces langes qu'il n'a pas quittés, l'Europe entière sera républicaine.

La Prusse, à son tour, cet empire de nouvelle date, ce composé informe de théocratie protestante et de despotisme payen, se sent incliner vers sa ruine. Kant et Shelling ont fait le vide sous ses fondements. Frédéric, en l'étayant de son glaive, a créé dans son sein, avec son rire impie, le ver qui le ronger. Le germe de la dissolution assista à son œuvre dans la personne de Voltaire, cet homme qui caressait les royautes pour les frapper d'une main plus sûre. Frédéric-Guillaume s'est découronné le jour où il a assisté la tête découverte au convoi de ses victimes. Le sang a effacé la trace du diadème.

Les deux bastions du despotisme qui pouvaient assurer vers la France la marche du czar de Russie, sont aujourd'hui démantelés, leurs feux croisés sur l'Allemagne libre sont éteints; qu'il s'avance maintenant du fond de ses neiges le bourreau qui, pendant dix-sept ans, a fouillé les entrailles de la Pologne pour y chercher un signe favorable à sa politique d'asservissement. Il fera dix pas en arrière pour deux pas en avant, et il pourra aller promener son triomphe en Sibérie. L'Allemagne toute entière l'étoufferait sur sa poitrine pleine de vengeance. Son avalanche de cosaques déjà brisée sur les pointes du Caucase, ira se fondre dans les chaudes mer de la Grèce. Nous arborerons le drapeau tricolore sur la coupole de Ste-Sophie, et nous l'enverrons à Archangel régner sur les ours blancs. La race slave n'est pas morte; elle sera l'élément nouveau du progrès social. Qu'il garde l'héritage du Bas-empire, lui seul en est digne et l'Europe ne le lui disputera pas.

## Actes Officiels.

Paris, 29 mars 1848.

On lit dans le *Moniteur universel*, journal officiel de la République française :

Un arrêté du gouvernement provisoire porte :

Les bois et forêts qui faisaient partie des biens de l'ancienne liste civile seront remis immédiatement à l'administration des forêts de l'Etat, pour être régis et administrés dans les mêmes formes et d'après les règlements qui concernent les autres forêts nationales.

CONSEIL D'ÉTAT. — ORGANISATION.

Un certain nombre de révocations politiques a atteint le Conseil d'Etat. Nous n'avons pas à nous en occuper.

Nous dirons seulement que le nombre des conseillers d'Etat a été réduit de 50 à 25, sur la proposition de M. de Cormenin, président du conseil d'Etat, ce qui fait, actuellement, au moyen d'une autre réduction, une économie réelle de 30,000 fr.

Le cadre des places restées vacantes est aujourd'hui rempli, et les travaux du conseil n'ont pas été un seul moment interrompus.

Il paraît que l'arrière des affaires instruites et en état d'être décidées était très considérable. Pour hâter leur expédition M. de Cormenin a demandé qu'on détachât du comité du contentieux les affaires de contributions, et qu'on les attribuât au comité de législation, qui tiendrait lieu, en quelque sorte, de chambre temporaire. De cette manière il suffira de trois ou quatre mois au plus pour vider l'arrière et pour mettre les pouvoirs à jour.

À l'aide de cette mesure d'ordre et d'une troisième séance, s'il y a lieu, l'autre arrière des affaires contentieuses marchera à sa fin dans moins de quatre ou cinq mois, dit-on.

Quant au personnel M. de Cormenin a, dit-on, l'intention de proposer qu'on ouvre la carrière de l'auditoriat aux jeunes gens pauvres et de mérite. Elle ne l'était guère jusqu'ici qu'à la faveur et à l'opulence.

Les nouveaux auditeurs ne seraient, d'après ce plan libéral, nommé qu'au concours: ce concours serait public. Les épreuves seraient à la fois orales et écrites. Les auditeurs recevraient un modeste traitement: aujourd'hui ils n'en reçoivent point. Après quatre ans d'exercice, ils subiraient à leur sortie un examen de capacité sur toutes les matières du droit administratif, et seraient promus à des fonctions publiques comme on en use à l'égard des élèves de l'école polytechnique pour les spécialités qui les concernent.

En attendant, M. de Cormenin s'y est pris d'une façon toute nouvelle pour remplir plusieurs cadres vacans de maîtres des requêtes, dont il a prié qu'on fit réserve en faveur des auditeurs et des maîtres des requêtes les plus instruits et les plus laborieux.



fiance par le dévouement... Dites à vos compatriotes que nous serons prêts, au premier signal, à verser notre sang pour le triomphe de nos principes dans tous les pays... Si les peuples ont les mêmes espérances, c'est qu'ils ont le même intérêt, la même ambition généreuse.

Dites à vos frères, qui sont aussi les nôtres, que la France ne veut pas de guerre de territoire, mais de principes... Mais surtout pas de violences, persuadez aux grands que le bonheur n'est pas dans la domination, mais dans une plus juste répartition des avantages dont ils sont favorisés... Dites-leur, à vos frères, que la mission de la France n'est pas d'asservir, mais d'affermir ses voisins, de leur tendre une main secourable et de les élever à une vie supérieure par l'exemple de son développement intellectuel... Dites-leur enfin, que les conquêtes après lesquelles elle aspire, c'est l'émancipation, c'est l'union fraternelle, mais libre, indépendante, de tous les peuples.

Eh bien, frères Savoisiens et autres, c'est par la propagande et par la persuasion que comme nous vous triompherez... Travaillez sans relâche... Et quand votre tâche sera finie, revenez alors, nous vous accueillerons avec transport... Car il nous tarde de voir tous les hommes réunis dans un même embrassement, il nous tarde enfin de voir d'un pôle à l'autre flotter le même drapeau et régner les mêmes sentiments de fraternité!!

Vive la République universelle!!

Des bravos ont retenti de toutes parts.

### RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté. — Egalité. — Fraternité.

#### GARDE NATIONALE DE LYON.

A dater du 1<sup>er</sup> avril, le service du poste de l'Hôtel-de-Ville sera fourni par la compagnie du capitaine commandé de garde. Ce service sera ainsi composé :

Un capitaine, un sergent, trois caporaux, un tambour et trente hommes. Jusqu'à nouvel ordre, chaque bataillon fournira un piquet à l'Hôtel-de-Ville, qui sera composé d'un caporal et dix hommes.

Les adjudants-majors prendront à la Place l'état des postes de leurs bataillons ; ils feront défiler la garde et le piquet sur leur place d'armes, à cinq heures et demie du soir.

Les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, seront commandés par l'état-major.

Le rapport général de chaque jour aura lieu à neuf heures et demie, au bureau de l'Etat-major ; l'adjudant de chaque bataillon devra s'y trouver.

Lyon, Hôtel-de-Ville, le 30 mars 1848.

Le capitaine d'artillerie, chef d'état-major général de la garde nationale,

CHOLAT.

### RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté. — Egalité. — Fraternité.

#### AUX TRAVAILLEURS.

Citoyens,

Vous savez que le Gouvernement provisoire de la République, qui veille à la gloire de la France et à la grandeur du pays, s'occupe aussi de réparer pour vous les injustices du passé. Il va diriger, sur la frontière, des régiments de notre brave Armée.

Tous feront leur devoir ; les Soldats, en se montrant dignes de nos vieilles phalanges républicaines, vous, citoyens, en conservant le calme et en observant l'ordre, si nécessaires maintenant à la marche démocratique de nos affaires nationales.

Comptez tous, comptez bien sur le Gouvernement provisoire, qui veut justice pour tous, et qui fera sans cesse respecter tous les droits.

Le Gouvernement provisoire compte sur vous.

Le commissaire du Gouvernement provisoire dans le département du Rhône,

Emmanuel ARAGO.

### Nouvelles d'Italie.

Les dernières nouvelles de Milan annoncent la formation d'un gouvernement provisoire, composé de 5 comités : de police, de finances, de guerre, de défense publique, de subsistances. Tous leurs actes sont rendus au nom de l'ITALIE LIBRE.

Voici le nom des membres composant le gouvernement :

MM. Casati, président.

Borromeo Vitaliano.

Giulini Cesare.  
Guerrieri Anselmo.  
Gaetano Strigelli.  
Durini Giuseppe.  
Porro Alessandro.  
Greppi Marco.  
Beretta Antonio.  
Litta Pompeo.

Correnti, secrétaire,

A la date du 24, l'entrée des troupes sardes à Milan n'était pas donnée comme un fait irrécusable.

Gènes, 28 mars.

L'étendard tricolore flotte enfin sur les tours du palais du gouvernement.

L'hymne de grâce a été chantée ce matin dans la cathédrale. Parmi les assistants on remarquait le prince de Savoie-Carignan, le général-gouverneur et toutes les autorités municipales, militaires et judiciaires. Après une courte mais chaleureuse allocution du père Giuliani, les troupes et la garde civique ont défilé avec enseignes tricolores.

Le soir, toutes les rues ont été magnifiquement illuminées et le prince de Carignan en grand uniforme parcourait lentement les rues.

Les événements qui se sont passés dans la Lombardie ont eu à Rome le plus grand retentissement. Voici les détails que nous transmet notre correspondant, à la date du 24 :

Depuis le 22, les jeunes gens s'enrôlent avec le plus grand empressement pour marcher à la frontière comme volontaires. Hier ils se sont tous réunis au Colysée, où le P. Gavazzi, le colonel Ferrari et d'autres personnes ont prononcé des discours patriotiques.

Notre gouvernement semble décidé à ne pas entrer le premier en Lombardie ; mais si nos frères italiens ont besoin de secours, la bannière de Pie IX flottera bientôt dans les champs de la Lombardie, à côté de celle du Piémont et de la Toscane.

Les jésuites partent journellement ; bientôt ils auront complètement abandonné la ville.

Tous les officiers et soldats qui ont servi à l'étranger sont appelés à former des bataillons mobiles. Les Israélites ont demandé à prendre les armes ; un grand nombre sont déjà inscrits.

La plus complète tranquillité règne à Rome et dans les provinces.

Des ordres ont été donnés dans les provinces pour concentrer les troupes vers Pesaro et Bologne.

Le général piémontais Durandi a été nommé commandant de l'armée d'opération.

Le colonel Ferrari, qui a fait les campagnes d'Espagne et d'Algérie, prendra le commandement de tous les volontaires.

Le gouvernement a donné ordre à toutes les troupes de partir pour Bologne. Trois régiments de ligne et de dragons, ainsi qu'un grand nombre de volontaires, se sont déjà mis en route. Le dernier bataillon de fusiliers doit partir aujourd'hui ; il sera suivi demain et après-demain par les bataillons de la garde nationale mobile, par les volontaires qui s'élèvent déjà à plusieurs milliers et par une batterie d'artillerie de campagne.

TURIN, 26 mars. Le régiment de Pignerol et celui de Piémont, royal cavalerie sont entrés hier à Milan, au milieu d'une foule immense de peuple.

L'enthousiasme des milanais et la manière dont nos troupes, ont été accueillies est impossible à décrire. Les soldats de Pignerol, sont entrés en ville dans les voitures, qui avaient été mises à leur disposition, et presque comme des triomphateurs. La foule qui entourait notre cavalerie était telle, que les soldats furent obligés de descendre de cheval, et d'entrer à pied dans la ville, environnés par le peuple, qui traitait chacun d'eux comme un frère depuis longtemps attendu.

— Une nouvelle qui a fait beaucoup de sensation dans notre ville est démentie par les lignes suivantes de la Gazette de Gènes : Le consul de S. M. B. à Gènes n'a pas eu, à cet égard, de correspondance officielle avec le ministre de S. M. B. à Turin ; mais il déclare être dans la ferme conviction que l'article inséré dans la Lega italiana d'hier et dans les autres journaux de Turin, portant que le ministre anglais à Turin, avait menacé Gènes d'un bombardement, si le gouvernement donnait du secours à Milan, est complètement faux.

— La nouvelle du triomphe de la Lombardie a été accueillie avec transport à Gènes et à Turin. Des te Deum ont été chantés ; des réjouissances publiques et des illuminations ont eu lieu dans ces deux villes à cette occasion.

L'un des rédacteurs, Directeur, CURNILLON.

La Guillotière.— Imprim. de J.-M. BAJAT, cours de Brosses.

### Bourse de Paris du 29 mars 1848.

Cinq pour cent, 61	—Dito fin courant, 60 30	Trois pour cent, 42 00	—Dito fin courant, 42	Quatre pour cent, » »	Actions de la banque, 1350	Quatre canaux, » »	Rentes de Naples, » »	Dette active d'Espagne, » »	Emprunt romain, 33 »	Oblig. piémontaise, » »
--------------------	--------------------------	------------------------	-----------------------	-----------------------	----------------------------	--------------------	-----------------------	-----------------------------	----------------------	-------------------------

### CHEMINS DE FER.

Paris à Orléans . . . . .	550	Orléans-Vierzon . . . . .	220
Paris à Rouen . . . . .	382 50	Montreuil à Troyes . . . . .	» »
Rouen au Havre . . . . .	200	Nord . . . . .	326 23
Paris à Strasbourg . . . . .	338 75	Amiens-Boulogne . . . . .	» »
Paris à Lyon . . . . .	295	Tours à Nantes . . . . .	330
Avignon à Marseille . . . . .	245	Dieppe . . . . .	» »
Versailles, rive droite . . . . .	110	Bordeaux à Cette . . . . .	» »
Id. rive gauche . . . . .	105	Lyon à Avignon . . . . .	» »
Bâle à Strasbourg . . . . .	80	Centre . . . . .	» »
Saint-Germain . . . . .	» »	Paris à Sceaux . . . . .	» »
Orléans-Bordeaux . . . . .	390	Sceaux . . . . .	» »

La Bourse a été nulle ; peu de variations sur les divers valeurs ; cependant les cours étaient plus fermes, les besoins d'argent pour la grande échéance du 31 mars ont arrêté le mouvement de reprise de la rente qui avait commencé avec le parquet. On assurait de nouveau que l'idée d'exproprier les chemins de fer n'était pas abandonnée et qu'elle serait définitivement résolue, vers la fin de la semaine.

Le 3 0/0 a monté de 50 c. à 42 après avoir fait 41. Le 5 0/0 a fermé comme hier à 61 après avoir fait 61 50 et 60 fr. La banque de France a varié de 1400 à 1350.

## AVIS.

Le directeur de l'Administration des Facteurs lyonnais prévient MM. les Officiers de la Garde nationale qu'il se met à leur disposition pour le transport des lettres de convocation, billets de garde, affiches, etc., et pour ce service, qui est d'un intérêt public, il a réduit de 40 pour cent le tarif de ses transports. Bureau à l'entresol, rue d'Alger, 2.

### SIROP ANTI-CATHARRAL.

De tous les médicaments composés, les plus précieux sont dirigés contre les Affections de Poitrine, si fréquentes, si variées et toujours graves, pour peu qu'elles se prolongent. Parmi eux, le Sirop anti-Catarrhal, préparé par M. MARCHET, pharmacien, Grande-Rue, 93, à la Guillotière, tient le premier rang, et joint à une saveur qui n'est pas désagréable la plus grande efficacité. Son succès est certain dans les différents cas de Rhumes, de Coqueluches, de Catarrhes, d'Enrouement, d'Extinction de voix, d'Irritation du larynx, avec complication de boutons et d'aphtes dans la bouche et l'arrière-gorge ; il calme la toux, dissipe les ardeurs de poitrine, ramène le sommeil et provoque la transpiration en détournant à la peau l'irritabilité morbide du poulmon. Il convient également dans le Crachement de sang, l'expectoration abondante avec tendance évidente à la Pulmonie, et que celle-ci est arrivée à sa dernière période, c'est encore un des meilleurs moyens à lui opposer. C'est ici le cas de dire que les trois quarts des Phthisies proviennent de rhumes négligés, et dans le principe le Sirop anti-Catarrhal suffit à la guérison.

Le SIROP anti-Catarrhal se vend par doubles fioles de 2 fr. 50 cent., à la Pharmacie de MARCHET, seul dépositaire.

## GUÉRISON

DES

## MALADIES SECRÈTES

NOUVELLES OU ANCIENNES,

Dartres, gales, rougeurs, goutte, rhumatismes, ulcères, écoulements, pertes les plus rebelles et de toute acréte ou vice du sang et des humeurs

PAR LE SIROP DÉPURATIF VÉGÉTAL DE SALSEPAREILLE ET DE SÈNE,

Extrait du Codex medicamentarius, approuvé par les Facultés de Médecine et de Pharmacie,

PUBLIÉ PAR ORDRE EXPRES DU GOUVERNEMENT.

Le traitement est prompt et aisé à suivre en secret ou en voyage ; il n'apporte aucun dérangement dans les occupations journalières, et n'exige pas un régime trop austère.

Prix : 5 fr. le flacon.

S'ADRESSER, A LYON, A LA PHARMACIE

RUE PALAIS-GRILLET, N. 25.

## A VENDRE,

POUR CAUSE DE SANTÉ,

Dans un Chef-lieu de département,

## UNE IMPRIMERIE

typographique, lithographique et de congrève,

BIEN ACHALANDÉE,

Possédant trois Presses typographiques, trois presses lithographiques, 8 à 10,000 kilogrammes de caractères, une centaine de cases et le matériel proportionnellement.

Faisant pour 25 à 30,000 f. d'affaires par année, livres en main, et possédant un matériel qui

permettrait de doubler ce chiffre. Ayant la propriété d'un JOURNAL et un magasin de librairie, de papeterie et d'articles de bureaux.

PRIX NET, 30,000 FR.

Le cédant, en très-bons rapports avec le gouvernement actuel, se fait fort de la transmission immédiate des trois brevets.

S'adresser franco pour traiter, ou plus amples renseignements :

A Paris, chez M. BLUTTE aîné, faubourg Poissonnière, 32,

Et dans le Nord, à Lille, chez M. Beauclair, place du Concert, 15.

### AVIS

aux Marchands de Cristaux : M. Joseph TATU, chargé de faire la liquidation

de la cristallerie de MM. Dalmazzi, Tissot et C, a l'honneur de prévenir les personnes qui voudraient acheter, en gros ou en détail, des cristaux de toute nature, fabriqués ou en voie de fabrication, ou des matières premières servant à la fabrication des cristaux, qu'elles peuvent s'adresser à lui tous les jours, entre dix heures du matin et deux heures du soir, dans les ateliers de ladite fabrique, sis à la Guillotière, quai Combalot, n. 2.

## SIROP PHILENTÉRIQUE

CONTRE

LES IRRITATIONS ET LES PHLEGMASIES DES VOIES DIGESTIVES,

conseillé et préparé par BOUCHU, Maître en Pharmacie et docteur-médecin, rue St-Jean, 48.

Ce sirop, d'un usage simple et facile, guérit les gastrites chroniques, les spasmes, les maux d'estomac, la toux sèche, les fausses pleurésies, les vomissements, les coliques, les diarrhées, les dérangements chez les femmes, les fatigues et les lassitudes des membres inférieurs ; il réveille l'appétit, relève les forces et donne en peu de temps une santé parfaite. Chaque flacon, accompagné du mode de s'en servir se vend 3 fr. Les six flacons 15 fr.

Affranchi.

La Guillotière, imprim. de BAJAT.